

## L'ordinaire métropolitain en vallée du Gier

Aziz Kali, Fanny Vuailat, Frédéric Barbe

► **To cite this version:**

Aziz Kali, Fanny Vuailat, Frédéric Barbe. L'ordinaire métropolitain en vallée du Gier : Langages et expériences méthodologiques. 2018. <halshs-01807042>

**HAL Id: halshs-01807042**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01807042>**

Submitted on 22 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'ordinaire métropolitain en vallée du Gier

## Langages et expériences méthodologiques

### **Frédéric Barbe**

Géographe

École nationale supérieure d'architecture de Nantes

CRENAU, UMR AAU Ambiances Architectures Urbanités

frederic.barbe@crenau.archi.fr

### **Aziz Kali**

Géographe

azizkali@gmail.com

### **Fanny Vuailat**

Maitre de conférences, Urbanisme et aménagement

Institut d'Urbanisme et Géographie Alpine

Université Grenoble Alpes

UMR CNRS 5194 PACTE

Fanny.vuailat@univ-grenoble-alpes.fr

## **Résumé**

Nous nous intéressons ici aux espaces métropolitains périphériques, dont les habitants et travailleurs semblent largement muets dans le grand bruit médiatique de la métropole. Dans cette optique, le choix de la vallée du Gier entre les métropoles stéphanoise et lyonnaise est apparu particulièrement heuristique pour une recherche méthodologique. La vallée du Gier n'est pas attrayante, elle ne sert pas la mise en scène qui doit convaincre les investisseurs, les touristes. La vallée du Gier est indésirable et subalterne, passé sous silence. C'est donc une question méthodologique. Dans cet article, nous écoutons les dénigrement, les langues dominantes, institutionnelles, participatives et professionnelles. Et puis, nous exposons nos expériences méthodologiques qui font place à l'oralité et se situent à la croisée de l'indigénisation et de l'attention flottante, qui dessinent des espaces relationnels bousculant les langues dominantes et désirables. Nos propositions méthodologiques demandent de reconnaître l'expérience pour elle-même, de se libérer des jugements imposés par les référentiels du désirable et de l'attraction métropolitaine pour à l'inverse accepter de cheminer dans l'égalité des gens dans la ville ordinaire.

**Mot-clés :** ville ordinaire, métropole, langages, expériences méthodologiques, espace relationnel

## **Abstract**

We focus here on peripheral metropolitan areas, where locals and workers seem largely mute within the media hype of the metropolis. With this viewpoint, the Gier Valley between Saint-Etienne and Lyon loomed heuristic a choice for such methodological a research. The Gier Valley is unattractive. The valley does not convince neither the investors nor the tourists. It is a subaltern place. So, this is a methodological issue. In this article, we considerate denigration, the dominant languages: institutional, participatory and professional. And then, we expose our methodological experiences that give way to orality. We are at the crossroads of indigenization and floating attention, drafting relational spaces that challenge the dominant and desirable languages. Our methodological proposals call for recognition of the experience for itself, freed from judgments imposed by the standards of the metropolitan attraction in order to accept on the contrary to progress in the equal dignity of people in the ordinary city.

**Key words:** ordinary area, metropolitan area, languages, methodological experiences, relational space

*Et pourtant, derrière cette absence d'attraits presque flagrante, c'est comme si s'insinuait une sorte de noblesse, de dignité : peut-être cette fierté propre aux terres ingrates, un liséré très fin, à peine dicible, passant clandestinement entre l'abandon et la résistance.*

Jean-Christophe Bailly, 2011, *Le dépaysement, voyages en France*, Le Seuil.

## **Introduction**

La fabrique métropolitaine, parfois si exclusive dans ses représentations, ne parle pas de tout l'espace qu'elle administre. C'est cet espace qui échappe à la parole métropolitaine que nous appelons la ville ordinaire. Nous nous intéressons ici plus particulièrement aux espaces métropolitains périphériques, dont les habitants et travailleurs semblent largement muets dans le grand bruit médiatique de la métropole. Dans cette optique, le choix de la vallée du Gier entre les métropoles stéphanoise et lyonnaise est apparu particulièrement heuristique pour une recherche méthodologique sur « La ville ordinaire et la métropolisation » (Puca, 2013). Discours scientifiques et politiques sur la métropolisation ont mis en évidence et ont ancré dans les imaginaires des acceptions de la métropole fort éloignées de la ville ordinaire, dont la définition lâche séduit ici par effet de contre-point, de contre-emploi et de rupture du sens commun métropolitain. L'ordinaire, ici, est alors ce qui est invisible, ce qui ne parle pas, ce qui est silencieux. C'est un mode d'existence hors du grand projet résilient ou compétitif, il ne se dit rien à son propos. L'ordinaire, c'est aussi ce qui ne se voit plus dans la cohue promotionnelle du *city branding* (Rosemberg, 2000 ; Dumont et Devisme, 2006 ; Lucarelli et Berg, 2011), véhiculant les figures du conciliant et du fédérateur, lissant les aspérités et ignorant les espaces devenus indésirables. La vallée du Gier n'est pas attrayante, elle ne sert pas la mise en scène qui doit convaincre les investisseurs, les touristes. La vallée du Gier est

indésirable, passé sous silence. Elle est déficitaire et prend alors position subalterne, « toujours à demander d’être reconnus par [ses] pairs et d’être admis dans la cour des grands.(...) La performance, c’est parler comme l’autre » (Djerbal, 2007). Ainsi, lors de notre recherche méthodologique, immersive et relationnelle, nous rencontrons très vite la langue des éco-quartiers, de l’attractivité, des projets, de la combinaison d’échelles, celle des techniciens et des élus d’un certain niveau d’intégration au système métropolitain et régional. Il s’agit d’abord d’une langue d’initiés, celle qui sert à établir et valider des projets, à exprimer des stratégies, à dire l’avenir radieux, une langue enthousiaste, voire légèrement hystérique tant elle semble avoir vocation à s’étendre et à prendre (de) la place d’autres langues. Cette rencontre, certes attendue, va forcer notre posture méthodologique à renverser la hiérarchie des valeurs des analyses du fait urbain contemporain, une tentative de réponse aux propositions d’analyses réellement postcoloniales (Robinson, 2006), où s’exprime une réalité locale et autonome dans l’égale dignité de chacun. Nous avons proposé pendant deux ans des outils de coproduction de la recherche, deux d’entre eux étaient au cœur de notre réponse, le numérique et l’écriture, mais d’autres sont apparus au fur et à mesure. Nous apportons une expérience de création de situations, de « scènes », indépendantes des collectivités et largement coproduites avec des habitants. En nourrissant la mémoire des gens et des lieux, ces situations provoquées s’inscrivent également matériellement dans la durée, par l’existence assurée jusqu’en 2019 d’un « labo numérique » en ligne, par la production et la diffusion à l’automne 2016 d’un « guide indigène de détourisme de la vallée du Gier », livre papier (Barbe, Kali, Vuailat, 2016).

Dans cet article, nous rendons compte d’une partie de l’expérience de cette recherche en éclairant la manière dont la relation de domination métropolitaine face au territoire subalterne de la vallée du Gier a façonné les modalités de la production scientifique, et vice-versa. Le terrain et la recherche se sont ressemblés. Parler de la ville ordinaire, indésirable et subalterne, c’est alors la parler, la pratiquer, contre les constructions sociales dominantes et les puissantes images de ce que la ville « où il fait bon vivre » doit être, celle qui argue le catalogue des *best practices* (Navez-Bouchanine, Valladares, *edito*). C’est donc une question méthodologique. Dans cet article, nous écoutons d’abord les dénigrement, les langues dominantes, institutionnelles, participatives et professionnelles. Et puis, nous exposons nos expériences méthodologiques qui font place à l’oralité pour enfin se situer à la croisée de l’indigénisation (Badadzan, 2009) et de l’attention flottante (Citton, 2014), qui dessinent des espaces relationnels bousculant les langues dominantes.

### **1. Dénigrement, domination et territoires subalternes**

Avant même de commencer cette recherche, nous recevions les échos du dénigrement généralisé de la vallée. De toute part, nous entendions les railleries, les mauvais souvenirs, les sombres qualificatifs qui racontent un espace qui ne semble pas devoir exister. « *On rentrait de vacances, embouteillages sur l’autoroute, on descend manger une pizza à Rive-de-Gier. Y a rien à regarder. Faut tout détruire et tout reconstruire* ». Des sentences lapidaires et définitives de ce type sont légion et circulent dans les conversations, même très loin de la vallée. Beaucoup ont emprunté le train ou l’autoroute qui la serpentent en son creux et ils en disent un mot. Passagers réguliers, occasionnels ou exceptionnels, tous semblent faire bruisser

la rumeur irrévocable de la « *vallée à chier* ». A bien y réfléchir, la propagation de cette condamnation y a emmené cette recherche. Faut-il jeter ces territoires si proches de métropoles gagnantes où justement la bataille des mots charmeurs fait rage ? Que produisent réellement ces ambassadeurs intrépides qui diffusent de puissantes images urbaines de beauté, de loisirs, de culture, de création ? Dans les deux cas, dans la métropole, gagnante et attrayante comme dans la ville ordinaire, subalterne et répulsive, les propos paraissent excessifs, démesurés : si bon, si mal, si beau, si laid. « *La vallée du Gier, ça n'existe pas* », entendons-nous. Le déni collectif est puissant et les mots sont assassins : sale, sinistrée, misérable. Sans que nous puissions bien juger si les habitants sont lucides ou catéchisés, ils sont eux-mêmes et en permanence dans l'évocation négative de la vallée. A Rive-de-Gier, nous avons fait réaliser des cartes mentales par une soixantaine d'habitants. Leur compilation et synthèse analytique font apparaître une redondance marquante dans les dessins recueillis. La ville est un trou noir, elle est sombre, vide et ne doit son existence qu'en négatif, face à Saint-Etienne, Lyon, le massif du Pilat ou les Monts du Lyonnais. Ces dénigrement et auto-dénigrement sont récurrents, constants, gênants aussi parce que même s'ils expriment une forme d'humour et de distance sur soi, ils sont une excuse d'être ce qu'ils sont, là où ils sont. Si les *literacy studies* (Hoggart, 1957 ; Barbe, 2012) et la sociolinguistique demeurent en France dramatiquement confidentielles, à fortiori pour des territoires comme la vallée du Gier, populaire et désindustrialisé, l'intérêt à approcher les langues véritablement parlées, lues et écrites dans la vallée semble considérable. La langue est la matière même de la relation sociale et politique.

Ainsi, nous rencontrons différents termes et contextes discursifs institutionnels dans et à propos de la vallée du Gier. En premier lieu, nous retrouvons la langue métropolitaine qui entre dans la vallée tant par l'amont, Saint-Chamond et Rive-de-Gier, que par l'aval et Givors. D'apparence non restrictive, elle est invasive et publicitaire. Elle s'entend avant tout efficace en interne et convaincante à l'extérieur. Certains élus de la vallée la parlent particulièrement bien. Évidemment, la vallée du Gier est inégalement intégrée dans les dynamiques métropolitaines et nous observons plusieurs effets de ce gradient. Tout d'abord, certains acteurs semblent en réalité réfractaires à cette langue métropolitaine. Ils ne la parlent pas. Malgré les qualités propres que nous avons rencontrées chez ces acteurs modestes, ringards peut-être ou trop sensibles à un ethos populaire proche de la « *common decency* » (Michéa, 2011) et du refus de parvenir, ils ne sont pas reconnus, ni entendus. Ils ne sont même pas « parlés ». Il y a là un effet d'éviction dont la composante linguistique et politique paraît patente. Ils sont souvent des indigènes d'ici ou de là-bas (et souvent des deux à la fois). C'est, au fond, l'hypothèse que, contrairement aux annonces des langues métropolitaines, l'éloignement des centralités, donc de la langue institutionnelle, des fortes valeurs et du capital urbain, dévalorisent réellement les acteurs de ces espaces périphériques, qui, de fait, parlent une autre langue que la langue métropolitaine. Il y a là un problème. Le suivi très lointain et la lecture proche d'un avis de la Conférence métropolitaine (une appellation déjà très marquée, entre géopolitique et savoir savant, qui regroupe quatre Conseils de développement dont celui de Lyon et Saint-Etienne) sur l'avenir de la vallée du Gier, semble corroborer notre ressenti. *Le Gier demain, stratégie de reconversion pour un territoire en devenir* (2015) est un exemple remarquable d'écriture développementaliste métropolitaine. Il

ne nous semble pas y lire, au-delà de la liste d'un certain nombre d'atouts économiques et culturels, au-delà de nouveaux mythes sociaux (L'usine du futur, l'imprimante 3D, la norme ISO 26000), autre chose qu'une approche instrumentale et verticale du développement local - « au service de ». Il s'agit de faire de la vallée du Gier un show-room d'une néo-industrialisation vertueuse dans un territoire stratégique à d'autres échelles et pour d'autres acteurs. A l'exception du point 33, paradoxalement dédié aux démarches ascendantes quand tout l'avis met en œuvre des projets descendants, ce texte politico-administratif, ne fait nullement mention des acteurs locaux habitant le territoire, sauf en termes d'acceptabilité. Il nous semble illisible pour l'immense majorité des habitants et souvent d'une très grande ambiguïté sur les postures réellement choisies.

Nous rencontrons ailleurs la langue de la participation, qui serait celle des médiations, y compris réputées alternatives (les nôtres ?), attrapées à leur tour par la dynamique métropolitaine, celle des nombreux dispositifs participatifs et collaboratifs, arpentage, Fablab, tiers-lieu, co-working, voies douces : obsolescence programmée du langage, comme des mots évidés avant d'avoir pu donner une consistance réelle à des objets. Une langue du fantasme. Une langue du montage de dossier, nous en voyons passer quelques-uns, pour lesquelles on nous demande de contribuer, où la liste des mots-clefs sans vraie relation au territoire vécu est attendue par des institutions qui disent souvent être à court d'idées et à l'écoute, mais refusent celles que des acteurs leur proposent parce qu'elles sortent de la langue et des cadres de pensée. Nous avons aussi croisé la langue de nos métiers telle que les étudiants en urbanisme la reproduisent - avec nous, avec les enquêtés et en restitution publique avec des élus et des associatifs. Cette langue semble être celle de la sûreté, des certitudes et des réponses maîtrisées, attendues, déjà-pensées, quand tout en réalité dit aujourd'hui les incertitudes, celles de la rencontre, de la mesure, de la décision, de la conséquence. Les étudiants, dans leurs retours des premiers séjours d'atelier dans la vallée, l'ont pourtant dit à leur manière : ce temps-là, les premiers temps, ont d'abord été celui de l'abandon des préjugés et des stéréotypes négatifs, laissant penser que tout terrain de recherche est d'abord une petite mort et une petite renaissance à un nouveau terrain. Une ouverture. De même, leur prise progressive de responsabilité dans l'organisation des ateliers nous a montré le grand potentiel humain et technique de ces étudiants, capables d'animer des ateliers d'écriture, de conduire des parcours, d'écrire, d'aller vers les autres. Ils ont mis une humanité, parfois brouillonne, mais le plus souvent efficace et engagée dans leurs participations. Il s'est bien passé quelque chose échappant à la logique scolaire et disciplinaire. Pourtant, la restitution publique finale et certains travaux écrits qui l'accompagnent nous semblent à la peine. Nous croyons voir ici une contradiction entre une langue ordinaire qui est celle des expériences, bonnes ou mauvaises, mais toujours un peu émouvantes qui transforment l'individu et le groupe, et une langue désirée, la langue institutionnelle, disciplinaire, celle du métier et de l'employabilité.

## **2. Expériences méthodologiques : l'oralité**

La recherche s'expose par l'écrit. Elle se donne à lire essentiellement, avec les difficultés que l'on sait, et notamment le pacte de non-lecture, lié à la prolifération éditoriale aux nombreux ressorts (Sloterdijk, 2012 ; Bayard, 2007). L'enquête en sciences sociales se réalise pourtant souvent dans l'oralité. Il y a donc dans cette transmutation d'une recherche en train de se faire,

largement oralisée, en une production de connaissance finale, massivement écrite, un grand mystère, au sens religieux du terme (qui relève de la séparation entre initiés et non-initiés). Certains courants de recherche ont voulu s'attaquer à une partie de ce problème en développant la lexicométrie d'entretiens ou de discours, notamment les sciences politiques, ou, en sociologie, des formes de restitution d'entretiens, dans lesquelles la parole de l'enquêté représente une part importante du texte final. Si *La misère du monde* (Bourdieu, 1993) en est un exemple très connu, la recherche épistolaire conduite par Stéphane Beaud avec Younes Amrani dans *Pays de malheur* (2005) traduit encore davantage le souci d'une parole directe, mais au travers de la messagerie électronique (qui serait peut-être un intermédiaire entre l'écriture classique et l'oralité spontanée). Enfin, le projet éditorial de Pierre Rosanvallon et des éditions du Seuil, *Raconter la vie* (2014) s'est clairement positionné sur ce créneau : « il veut former, par le biais d'une collection de livres et d'un site internet participatif, l'équivalent d'un Parlement des invisibles. Il répond ainsi au besoin de voir les vies ordinaires racontées, les voix de faible ampleur écoutées, la réalité quotidienne prise en compte » (extrait du site). Bien sûr, à ce stade, la recherche semble alors avoir disparu au profit d'une action de promotion sociale et politique. Nous savons aussi les limites d'un tel projet, tant sur le plan des contenus acceptables et acceptés, que sur les hiérarchies des auteurs, connus et inconnus.

Il est certain que nous avons d'abord vécu, reçu et ressenti l'oralité. Et nous nous disons intéressés par cette matière relationnelle qu'est la langue orale - toujours un pluriel en réalité et particulièrement mal décrit dans l'espace linguistique légitime (Morante, 2009). Nous savons aussi que tout n'est pas dicible, ni bon à écrire et que cette distorsion devrait davantage attirer notre attention, par exemple, dans la formation de nos étudiants, entre les écritures de la confidence et les écritures publiques, par exemple. S'il existe des paroles toxiques ou inertes, censure et autocensure sont la plupart du temps au-delà de ces caractérisations. Alors, comment socialiser les langues ordinaires dans l'espace commun ? D'abord en faisant droit à l'égalité de toutes ces langues, car c'est le système global qui permet le sens : langue commune et langues étrangères, mais aussi sociolectes, actes de langage particuliers, etc. C'est au fond le système des langues dans la vallée du Gier qui intéresse la cohérence des personnes et des groupes. La question des accents y constitue une de ces expériences. Si l'accent de fond stéphanois peut être joué à la demande par certains adultes et même surjoué, notre expérience répétée des lycéen-ne-s de Rive-de-Gier montre qu'il ne s'agit pas de folklore ou de vieilleries pour linguistes nostalgiques. La puissance de l'accent local chez des enfants de familles issues de l'immigration maghrébine ou turque nous a frappé, comme les formes d'appartenance, clivées sans aucun doute (dénigrement vs valorisation), mais certaines.

« *La qualité de la vie sociale ou sa dégradation se laissent difficilement appréhender par des chiffres, ce qui constitue un handicap dans des sociétés où ce qui compte, c'est ce qui se compte* » (Flahaut, 2014). A l'endroit de cette rationalité excessive du chiffre qui a pour effet de placer la loi sous l'autorité d'un calcul, nous avons préféré les mots, les bruits, ceux que l'on a entendus, sans parfois les écrire. Nous avons vécu et gardé l'oralité comme une richesse, presque comme un trésor. L'oralité, c'est la parole située, dans son contexte, structurée. Dans le cadre d'une recherche en sciences sociales, la parole sort de la communauté et, selon des modalités différentes d'une discipline à l'autre, l'entretien sert de cadre à la collecte. Lors d'une retranscription, des éléments de l'oralité échappent : ce qui

n'est pas écrit, la parole oubliée, celle qui relève de la rencontre de deux individus dans le court temps de la discussion. Cette rencontre occupe pourtant une place centrale dans le déroulement de l'entretien, toujours spatialement inscrit. Nous disons que l'oralité, c'est plus qu'un entretien enregistré : l'oralité prend en compte les mouvements, la dynamique des séquences socio-spatiales. C'est la recherche située. Dans ces situations, les paroles inédites, les anecdotes surgissent dans la langue ordinaire. Nous pouvons alors les saisir, tenter de les retranscrire. Ainsi l'oralité relève de la parole circulante dans le cadre d'une communauté de parole. Les gens se parlent parce qu'ils se connaissent et se reconnaissent. Ils peuvent se côtoyer quotidiennement, ils appartiennent aux mêmes structures d'organisation de la vie sociale (familles, quartiers, associations, syndicats, entreprises). Se rendre sensible à l'oralité de la vallée a été une de nos pratiques les plus nourrissantes, car nous y trouvons les différentes dimensions du don et de la *common decency* (Michéa, 2011). Plus qu'un nouveau dispositif, il s'agit de s'éloigner d'un certain cadre scientifique dans lequel parfois les paroles et la langue s'essoufflent et finissent par s'estomper.

### **3. Expériences méthodologiques : indigénisation et valeur de l'attention flottante dans l'espace relationnel**

L'indigénisation, comme méthode, ce serait selon notre hypothèse, se laisser envahir par la société locale, vivre pleinement des situations, des apprivoisements et des attachements. Ce ne serait pas une abdication, mais un mélange d'acceptation et d'adaptation, plus ou moins conscientes, plus ou moins volontaires. Plus simplement, s'indigéniser, c'est accepter de perdre du temps pour gagner autre chose, de faire mouvement. Cette idée d'indigénisation vient du constat attendu que notre recherche, et plus généralement « les recherches » et même la grande majorité des prestations intellectuelles dans les territoires ordinaires, sont réalisées par des personnes (chercheurs, experts, consultants, chargés de mission, etc.) qui méconnaissent en pratique et au quotidien le terrain qu'ils sont amenés à étudier, auditer, évaluer, planifier. S'exposer en s'indigénisant dans un processus de recherche, c'est accepter de reconnaître ses limites et les limites sinon de la colonialité souvent cachée et méconnue (Escobar et Restrepo, 2010), du moins de l'hétéronomie, mais aussi vivre l'interculturalité au sens fort. À notre sens, toute avancée dans les modes de travail collaboratifs, dans la coproduction de la connaissance et du projet, demande une part plus ou moins variable d'indigénisation. Cela pour altérer quelque peu l'épistémologie des disciplines fondée sur l'incompétence des habitants, ordinaires ou subalternes.

En choisissant l'échelle de la vallée et d'un bassin de vie d'une centaine de milliers d'habitants, nous avons peut-être choisi sans le savoir de rencontrer un certain type d'indigènes, scalairement compatible avec notre propre projet. Nous aurions ainsi privilégié des acteurs inscrits dans le local (la vallée) plutôt que l'ultra-local (le quartier) ou le global (le bled, la métropole, le monde). Nous nous demandons si nous n'avons pas rencontré des gens de même appétence que nous, c'est-à-dire ceux et celles qui, pour des raisons biographiques, générationnelles, socioprofessionnelles, politiques ou culturelles, prennent leur place, une place, rémunérée ou militante, dans l'échelle territoriale que nous avons privilégiée. Celle d'une forme de ville ordinaire, la vallée du Gier. En réalité, tous les acteurs rencontrés sont bien pluri-scalaires. Ce qu'Édouard Glissant appelle la diversalité (Kassab-Charfi, 2009),



l'universel comme diversité et non comme unicité, nous le verrions ainsi à des échelles plus locales. L'indigénisation serait ainsi à inscrire dans la diversalité à l'échelle du territoire concerné, appelant à rejouer les efforts pour qu'advienne une certaine forme de justesse précautionneuse et située, seule à même de respecter cette diversalité. Mais pour être tout à fait juste, il nous faut redire que la question de l'interculturalité, notamment à travers les figures supposées clivantes du genre et de l'ethnicité, nous a partiellement échappé. Malgré des intuitions, des flashes relationnels, des situations inédites, des rencontres, les points aveugles de la culture française, quand elle se croit une, nous les avons davantage transportés qu'explorés. Nous avons vu combien il y a de l'invisible dans la société locale comme il y existe des « invisibles » en chair et en os - et que leur parlement semble insaisissable aux conditions habituelles de la recherche académique comme à celles de la sphère politique représentative. Notre indigénisation a donc été relative, partielle, socio-spatialement contrainte, inachevée.

Si la critique faite à la recherche dite participative peut être celle d'un pédagogisme malvenu et étendu à une sphère qui n'est pas la sienne, nous avons néanmoins un argument et un échantillon comparatif : les dispositifs participatifs institutionnels obligatoires et volontaires se sont multipliés depuis les années 90. Ceux-ci connaissent de grandes difficultés de fonctionnement (Biau et al., 2013) dus largement à l'induration et la reproduction du modèle d'une division intellectuelle du travail et de l'incompétence des apprenants ou des habitants. La division intellectuelle et formelle du travail dans un contexte d'inégalité des souverainetés présuppose et justifie l'incompétence des habitants et le caractère de fait insincère de nombreux dispositifs participatifs. Lorsqu'ils se présentent ainsi instrumentalisés, nous faisons l'hypothèse que ces dispositifs participatifs ignorent l'attention flottante (réceptive et productive). Voire que les plus astucieux la manipulent. L'attention flottante constitue une ressource élémentaire des dispositifs participatifs. Lorsqu'elle est acceptée ou proclamée, elle est souvent pratiquée comme un temps exploratoire. En ce qui nous concerne, il nous semble qu'elle est restée nôtre d'un bout à l'autre de notre projet. Elle a été une ressource majeure de notre travail et de la participation de nos étudiants à celui-ci. Nous l'entendons dans des termes systémiques et relationnels. L'attention flottante est un mode d'attention intermédiaire entre connexion et déconnexion, une distance active ou empathique qui permet que d'autres stimuli et d'autres temps de réponse que ceux attendus soient possibles (Citton, 2014). L'attention flottante permet d'envisager les situations rencontrées sur un mode exploratoire, sérieux et poétique, en réduisant le préjugé, le classement réflexe, le stéréotype, en favorisant la créativité. Présent dans les sciences sociales, mais aussi les sciences dures, ce mode met à distance le sens commun, l'évidence, les formes bureaucratiques, automatisées, mais aussi les formes hystériques qui semblent consubstantielles à la compétition économique capitaliste (Matin, 2013). Nous observons aussi que l'attention flottante est pratiquée spontanément par bien d'autres gens que les chercheurs. Les parcours et les situations provoquées, collective et participative pendant le temps de la recherche ont été des observatoires privilégiés de cette attention flottante socialisée, dans le cadre d'une véritable écologie de l'attention. L'attention flottante est une machine à lutter contre le dénigrement, et notamment une machine à relire les formes de la ville ordinaire sans les préjugés locaux ou extérieurs sur les qualités urbaines, particulièrement forts dans la vallée.

Si notre attention fait l'objet d'un « business » en pleine croissance, nous abordons le terrain comme espace relationnel. Il relève d'une transformation méthodologique de notre travail et nous engage sur nos positionnalités (Volvey A., Calbérac Y. et Houssay-Holzschuch M., 2012), mais la notion est aussi importante pour l'habitant de la vallée, stratégique, parce que dans l'espace ordinaire et subalterne, la relation à l'autre est ce sur quoi l'individu s'appuie pour se construire en tant que sujet agissant. Pour Itziar Gonzales Viros, l'espace institutionnel est l'espace du pouvoir et l'espace ordinaire celui de la puissance du peuple (2014). Ainsi, la notion de relation est modifiée en fonction du contexte, institutionnel ou ordinaire, dominant ou subalterne. Cette dichotomie a joué à plein durant cette recherche et, d'un lieu à l'autre, d'une rencontre à l'autre, la réception de notre démarche a suscité des réactions très variées. Réceptivité, repli sur soi, simple ignorance ou ignorance feinte, jeu d'acteurs plus ou moins dissimulé et parfois élaboré, si ce n'est manipulé. Ce grand théâtre des gens et des lieux est le fondement de la construction d'un espace relationnel, la possibilité même de la vie démocratique d'un territoire. Si nous avons provoqué des mises en relation, notre initiative s'est située sur les marges de l'espace relationnel, parce qu'elle a été temporaire et décalée des enjeux politiques de la vallée. Mais ce que nous pourrions nommer la fabrique de l'espace relationnel se perçoit d'abord dans la présence des uns et des autres, les uns à côté des autres. Parfois nous n'y parvenons pas. Durant cette recherche nous avons essayé de nous décentrer de la vie institutionnelle et dominante pour rattraper les gens et les acteurs de la vie ordinaire. Nous avons intégré des réseaux d'acteurs intéressés, des individus, des personnalités, des associations, un établissement scolaire, quelques institutions, des porteurs de projets qui ont trouvé, parfois juste une fois, parfois sur le temps long, intérêt à mobiliser ou non nos propositions. Nous avons privilégié les liens, les rencontres, l'écoute, la participation à des événements locaux et provoquer nous-mêmes des situations. En arrivant auprès de nos interlocuteurs avec un projet participatif ouvert, des outils rarement mobilisés et potentiellement impressionnants, le numérique et l'écriture, et une parole multiple, nous provoquons parfois l'incompréhension de nos interlocuteurs. Nous redoublons aussi peut-être le sentiment de confusion d'une société qui se perçoit en crise. Nous n'arrivons pas toujours à être compris à la première rencontre et donnons ainsi l'impression de ne pas savoir ce que nous cherchons. Et donc d'être flous, sinon imprécis (Moles, 1990). Chaque relation nouée a été différente, a suscité des suites de projets hétéroclites. Malgré tout, que signifiaient ces réactions, ces suites données si disparates ? C'était un grand malentendu créatif, fécond, inventif et parfois aride, comme « *une zone neutre, un terrain vague où l'identité, ou mieux les identités différentes et confrontées peuvent se positionner tout en restant séparées, précisément grâce au malentendu* » (La Cecla, 2002). A l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier, l'étroite collaboration que nous tissons avec son directeur nous conduit à apparaître dans l'agenda culturel de l'année 2014-2015 sous la forme d'une résidence scientifique. Cette histoire ressemble bien à de la perruque, ce troc informel des milieux ouvriers, plutôt qu'une institutionnalisation de notre recherche. Avec les habitants, les groupes d'ateliers d'écriture, certains techniciens des collectivités de la vallée, c'est de cette façon que nous avons construit l'espace relationnel. Nous l'envisageons beaucoup plus prudemment avec le politique, la technostructure des collectivités locales et, plus largement, avec ce qui relève d'un agenda institutionnel ou électoral. La mise à l'agenda politique de notre recherche se met à raisonner

de plus en plus fortement au fur et à mesure que nous interagissons avec les collectivités. L'agenda politique profondément ancré dans l'espace relationnel ordinaire nous interroge sur l'existence de notre recherche si elle n'est pas conduite dans l'espace politique institué. Nous hésitons et discutons de cette question. Dissocier l'espace relationnel institutionnel hétéronome de l'espace ordinaire autonome a été un élément fondamental de notre réponse. L'autonomie devient alors une figure centrale de notre démarche. Trop institutionnalisé, l'enjeu relationnel se disloque.

## **Conclusion**

Pour des raisons qui tenaient au financement du Puca et à nos propres objectifs, comme à la faiblesse de certaines réactions d'élus ou de techniciens, nous avons peu travaillé avec le réseau politique de la vallée, et essentiellement au travers des ateliers étudiants. Que l'État finance une recherche d'intérêt général dans la vallée du Gier, indépendamment des collectivités territoriales, nous avons cru voir chez plusieurs de nos interlocuteurs de l'intérêt reconnaissant et comme une marque tangible que l'État existait bien toujours, en sa main gauche (Bourdieu, 1998). Que nous n'ayons pas de dépendance avec un financeur local à agenda politique, que nous ne soyons pas, en tant que chercheurs, capturés ni par le régime statistique, ni par la parole institutionnelle locale, étaient pour nous des éléments de sécurité éthique de la recherche. Alors, dans ce contexte plutôt privilégié, qu'ont produit notre attention flottante et notre incrémentalisme ? Nous avons perçu les enjeux d'une démocratie profonde (Appadurai, 2013) capable de renouveler les impasses actuelles du *faire société*. Les notions de prospective, de stratégie ou de métropolisation relèvent d'un langage institutionnel. Le sens unificateur donné à ces mots, infléchissent nos représentations symboliques des géographies ordinaires, subalternes, indésirables. Le processus de production de la localité est ainsi capturé par la sphère politico-technicienne. Cet effet de lissage des questions locales fait disparaître les aspérités et les trajectoires individuelles, produit une forte réduction de la diversité ressentie mais aussi des possibles, eux qui naissent de la convergence régulée et frictionnelle des autonomies des acteurs ordinaires. S'ouvrir aux géographies de l'ordinaire, c'est permettre, au-delà d'une simple reconnaissance de l'humilité des disciplines, de (re)trouver des conditions d'échange fructueuses entre des acteurs également dotés en dignité, quoique tous différents. Ainsi, comment peut-on évaluer une action territoriale qui accepte le temps long, qui s'aventure à mettre en récit les sensibilités spatiales et qui engage la parole comme vecteur d'émergence des savoirs et des projets ? Mais est-ce seulement possible ? Le nœud, la contradiction est peut-être justement là. Nos propositions méthodologiques demandent de reconnaître l'expérience pour elle-même, de se libérer des jugements imposés par les référentiels du désirable et de l'attraction métropolitaine pour à l'inverse accepter de cheminer dans l'égale dignité des gens dans la ville ordinaire.

## Bibliographie

- Appadurai Arjun, 2013, *Condition de l'homme global*, Payot, 432 p.
- Babadzan Alain, 2009, « L'indigénisation de la modernité. La permanence culturelle selon Marshall Sahlins », *L'Homme* 2/2009, n° 190
- Bailly Jean-Christophe, 2011, *Le dépaysement, voyages en France*, Le Seuil, 432 p.
- Barbe Frédéric, 2012, *Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littératie*, thèse de doctorat en géographie et aménagement, Université Rennes 2, 510 p.
- Barbe Frédéric, Kali Aziz. et Vuailat Fanny., 2016, *Géographie relationnelle dans la ville ordinaire*, Rapport de recherche PUCA « Ville ordinaire et Métropolisation », vol.1, 93 p.
- Barbe Frédéric, Kali Aziz. et Vuailat Fanny., 2016, *Les conditions de la recherche*, Rapport de recherche PUCA « Ville ordinaire et Métropolisation », vol.2, 106 p.
- Bayard Pierre, 2007, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Éditions de Minuit, 162 p.
- Beaud Stéphane et Amrani Younès, 2005, *Pays de malheur*, La Découverte, 266 p.
- Biau Véronique (dir.), Fenker Michael (dir.), Macaire Élise (dir.) 2013, *L'implication des habitants dans la fabrication de la ville, métiers et pratiques en question*, Éditions de la Villette, Cahier Ramau n°6, 362 p.
- Bourdieu Pierre (dir.), 1993, *La misère du monde*, Seuil, 947 p.
- Bourdieu Pierre, 1998, *La domination masculine*, Seuil, 142 p.
- Citton Yves, 2014, *Pour une écologie de l'attention*, Le Seuil, 304 p.
- Djeral Daho, 2007, « Critique de la subalternité », *Rue Descartes*, n°58, p. 84-101
- Dumont Marc et Devisme Laurent, « Les métamorphoses du marketing urbain », *EspacesTemps.net*, Objets, 04.02.2006 <http://www.espacestemp.net/articles/les-metamorphoses-du-marketing-urbain/>
- Escobar Arturo et Restrepo Eduardo, 2010, « Anthropologies hégémoniques et colonialité », *Cahiers des Amériques latines*, dossier « Philosophie de la libération et tournant décolonial », n°62, p. 83-95 (traduction Amandine Delord)
- Flahaut François, 2014, « La vie sociale comme fin en soi. Contribution théorique au convivialisme », *Revue du MAUSS* 2014/1, n°43 *Du convivialisme comme volonté et comme espérance*, p. 221-225
- Gonzales Viros Itziar, 2014, « Cartographie politique du changement », [enregistrement audio, festival mode d'emploi], le 19 novembre. Lyon. Sur le site [soundcloud.com](https://soundcloud.com).
- Hoggart Richard, 1970 (1957, édition anglaise originale), *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Le Seuil, Paris, 424 p.
- <http://raconterlavie.fr/>
- Kassab-Charfi Samia, 2009, *Contre-essentialisme et diversité dans la littérature antillaise*, « Les Caraïbes: convergences et affinités », Publifarum, n°10  
[http://publifarum.farum.it/ezine\\_articles.php?id=100](http://publifarum.farum.it/ezine_articles.php?id=100)

La Cecla Franco, 2002, *Le malentendu*, Balland, 163 p.

*La ville ordinaire et la métropolisation*, Consultation de recherche, PUCA, octobre 2013  
<http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/ao-ville-ordinaire-et-metropolisation.pdf>

*Le Gier demain, stratégie de reconversion pour un territoire en devenir*, 2015, Pôle Métropolitain Grand Lyon, Saint-Etienne, Viennagglo, capi Porte de l'Isère, 53 p. Disponible sur [www.cd-sem.fr](http://www.cd-sem.fr)

Lucarelli Andrea et Berg Per-Olof, 2011, "City branding : a state-of-the-art review of the research domain", *Journal of Place Management and Development*, Vol.4, p.9-27

Matin Emily, 2013, *Voyage en terres bipolaires. Manie et dépression dans la culture américaine*, Éditions Rue d'Ulm, 416 p.

Michéa Jean-Claude, 2011, *Le complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Flammarion, 366 p.

Moles Abraham, 1990, *Les sciences de l'imprécis*, Le Seuil, 388 p.

Morante Daniele, 2009, *Le champ gravitationnel linguistique. Avec un essai d'application étatique – Mali*, L'Harmattan, 546 p.

Navez-Bouchanine Françoise, Valladares Licia, 2007, « Éditorial. Best Practices », *Espaces et sociétés* n°131, p. 9-13

Robinson Jennifer, 2011, « Cities in a World of Cities: The Comparative Gesture », *International Journal of Urban and Regional Research*, volume 35.1, 1-23 p.

Rosemberg Muriel, 2000, *Le marketing urbain en question. Production d'espace et de discours dans quatre projets de villes*, Paris, Economica, 181 p.

Sloterdijk Peter, 2012, « Plagiat universitaire : le pacte de non-lecture », *Le Monde*, publié le 28 janvier.

Volvey Anne, Calbérac Yann et Houssay-Holzschuch Myriam, 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 441-461.